

Oiseaux migrateurs, castors

Du Guadalquivir au lac Onéga

Albert Mahuzier

Presses de la Cité

51

OISEAUX
MIGRATEURS,
CASTORS

8.5

28428

DL--7 7 1969 • 12001

DU MÊME AUTEUR :

aux Presses de la Cité :

A LA POURSUITE DES GORILLES
TORNADES ET CHASSES TRAGIQUES
AU PAYS DES KANGOUROUS
LES MAHUZIER AU CANADA
CAMÉRA SOUS LA BOTTE
AVENTURIERS DU TOUR DU MONDE
L'ALBANIE ENTROUVRE SES FRONTIÈRES
DANS L'ENFER VERT DU DELTA DE L'ORÉNOQUE
LES MAHUZIER EN U. R. S. S.
HIVER EN SIBÉRIE
DOUGGIA

ALBERT MAHUIZIER

OISEAUX
MIGRATEURS,
CASTORS

du Guadalquivir au lac Onéga



PRESSES DE LA CITÉ
PARIS

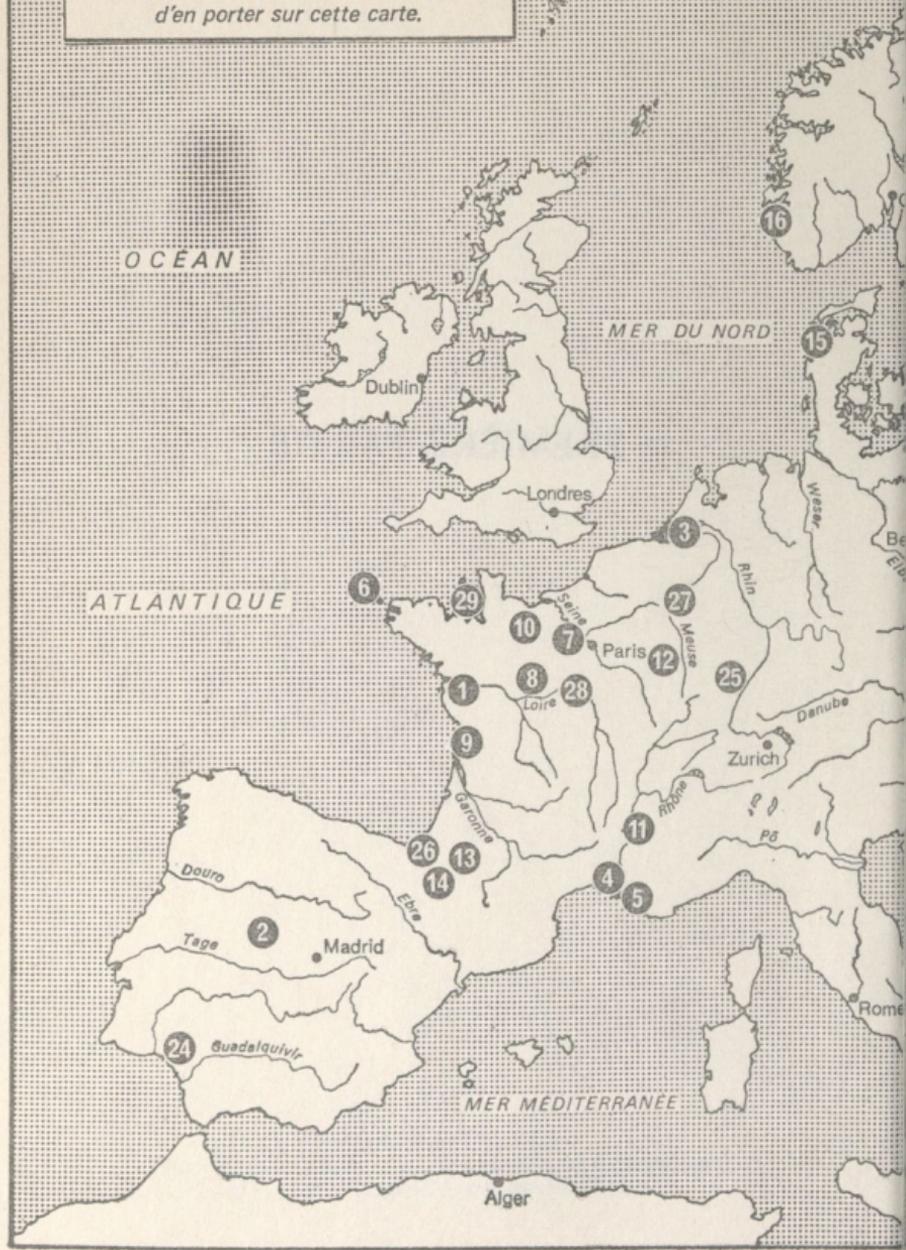


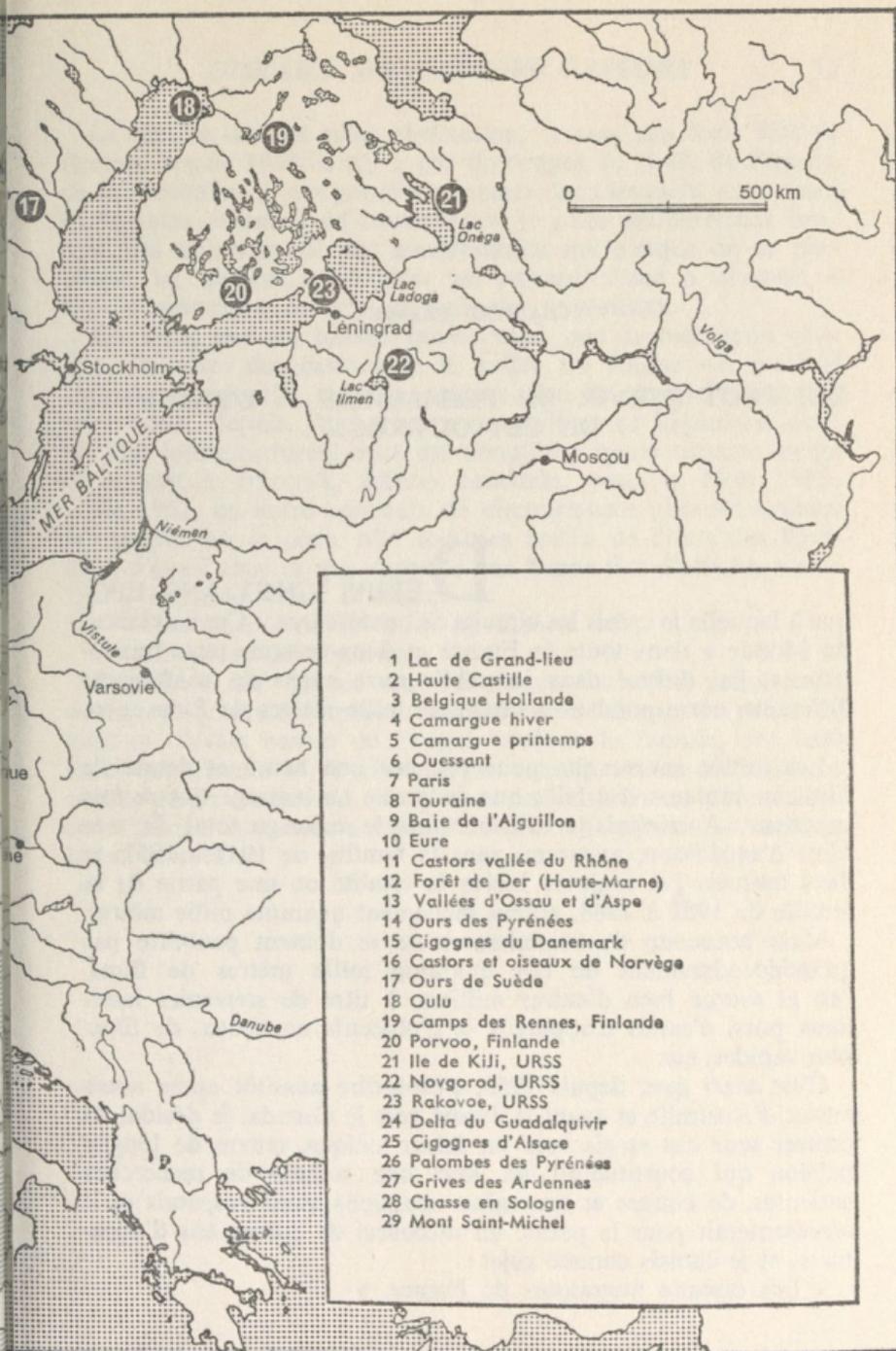
© Presses de la Cité, 1969.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

PREMIÈRE PARTIE

Les castors, oiseaux et ours ne connaissent pas de frontières, il nous a semblé inutile d'en porter sur cette carte.





- 1 Lac de Grand-lieu
- 2 Haute Castille
- 3 Belgique Hollande
- 4 Camargue hiver
- 5 Camargue printemps
- 6 Ouessant
- 7 Paris
- 8 Touraine
- 9 Baie de l'Aiguillon
- 10 Eure
- 11 Castors vallée du Rhône
- 12 Forêt de Der (Haute-Marne)
- 13 Vallées d'Ossau et d'Aspe
- 14 Ours des Pyrénées
- 15 Cigognes du Danemark
- 16 Castors et oiseaux de Norvège
- 17 Ours de Suède
- 18 Oulu
- 19 Camps des Rennes, Finlande
- 20 Porvoo, Finlande
- 21 Ile de Kiji, URSS
- 22 Novgorod, URSS
- 23 Rakovoe, URSS
- 24 Delta du Guadalquivir
- 25 Cigognes d'Alsace
- 26 Palombes des Pyrénées
- 27 Grives des Ardennes
- 28 Chasse en Sologne
- 29 Mont Saint-Michel

CHAPITRE PREMIER

QUI PEUT SERVIR DE PREAMBULE A L'ENSEMBLE DE CET OUVRAGE

DEPUIS VINGT ANS, EPO-
que à laquelle je créais les circuits de conférences « Connaissances
du Monde » dans toute la France et dans certains pays franco-
phones, j'ai diffusé dans le public onze sujets de conférences
différents, correspondant à onze fois mille mètres de films mon-
tés.

Les initiés savent que pour projeter une heure et demie de
films en couleurs il a fallu que je tourne un métrage quatre fois
supérieur. Aussi puis-je affirmer que le métrage total de mes
films d'expédition, aventures sans la famille, de 1947 à 1952, et
dans lesquels j'ai toujours inclus la totalité ou une partie de la
famille de 1952 à 1968, atteint facilement quarante mille mètres.

Mais beaucoup de connaisseurs ne se doutent peut-être pas
qu'indépendamment de ces quarante mille mètres de films,
j'en ai tourné bien d'autres milliers, à titre de souvenirs fami-
liaux purs, d'essais d'appareils et d'objectifs nouveaux, de films
plus rapides, etc.

C'est ainsi que, depuis 1955, c'est-à-dire aussitôt après notre
retour d'Australie et avant le départ vers le Canada, je décidai de
centrer tous ces essais vers un thème unique, œuvre de longue
haleine qui constituerait un jour une somme de recherches
patientes, de bonnes et mauvaises occasions, dont j'espérais qu'il
représenterait pour le public un raccourci de quinze ans d'aven-
tures, et je choisis comme sujet :

« Les oiseaux migrateurs de France. »

La famille connaît mon obstination, et avec ma forte tête de Breton, depuis 1955, il n'y a pas de congés de Noël, de Pâques, de la Pentecôte ou des grandes vacances dans lesquels, entre deux harassantes tournées de conférences, je n'aie délibérément braqué mes objectifs sur une manifestation quelconque de ce problème, les oiseaux sédentaires me servant même à illustrer, à titre d'opposition, le sujet des oiseaux migrateurs.

En 1958, par un hasard providentiel que je raconterai plus loin, l'histoire des castors de la vallée du Rhône me tombait littéralement du ciel, sous l'apparence d'un Révérend Père jésuite avec lequel, depuis, j'ai parcouru des milliers de kilomètres dont les plus lointains furent ceux qui aboutirent à une certaine messe de minuit à Irkoutsk, Sibérie orientale, pour le Noël 1965.

En 1962, un autre concours de circonstances abracadabrantes me lançait sur la piste, oh ! combien ardue, de l'ours des Pyrénées. J'avais ainsi ce que j'appelle une bonne tête d'affiche, avec :

Les migrations d'oiseaux.

Les castors de la vallée du Rhône.

Les ours des Pyrénées.

Depuis je n'ai jamais renversé la vapeur ; nos congés, s'il est encore possible d'appeler ainsi de dures séances de prises de vues où j'avais besoin de l'appui total de la famille, ont toujours été orientés en fonction de ces manifestations de la nature et mes essais d'appareils et de films ont toujours eu pour thème cette trilogie qui nous a valu d'amasser en quinze ans tant de beaux souvenirs.

CHAPITRE II

PREMIERS ESSAIS A GRAND-LIEU ET DANS LE MARAIS BRETON

TOUTE MA VIE A ETE MAR-
quée par les décisions du sort et il est très curieux de constater, en fouillant dans mes souvenirs, que c'est certainement un prix glané à un concours de scénarios du Touring-Club de France qui a imprégné toute cette partie de ma carrière, dont va commencer l'évocation. Il s'agissait d'un très joli livre du docteur Oberthur : *L'activité migratoire*, sujet dont j'ai rêvé tant de fois et qui me poussa d'autant plus vers la réalisation de mes images que je connaissais un peu l'auteur par ma Bretagne natale et notamment Cancale et Rothéneuf, où il termina son existence.

Par une coïncidence curieuse, c'est un autre médecin qui devait me piloter vers mes premières bases d'études, le lac de Grand-Lieu et son voisin, le marais breton, nom assez impropre pour un décor situé en Vendée.

Ce médecin, auditeur de mes conférences à Nantes, les toutes premières, bien avant 1950, s'était très gentiment mis à ma disposition pour me servir de guide dans cette étude des migrations d'oiseaux, si jamais je décidais de donner suite à un projet dont je ne me cachais absolument pas.

Pour les moins initiés, il est temps que je brosse en quelques pages le tableau des migrations d'oiseaux tel qu'il se pose en France, pages assez délicates pour moi, car je ne voudrais pas rebuter les profanes, ni me montrer trop superficiel pour les connaisseurs.

Chaque lecteur a remarqué dans sa propre région la disparition, au cours de certains mois, d'une partie de la faune ailée qui visite le pays, puis son retour à d'autres périodes. Chacun a pu également noter qu'il restait sur place quelques oiseaux que les difficultés du climat ou de l'alimentation ne semblaient pas inciter à entreprendre un déplacement quelconque.

Ceux qui ont ouvert plus grands leurs yeux ont pu constater aussi que parmi les premiers oiseaux appelés « migrants », les uns traversaient notre pays pour monter plus au nord au printemps et descendre plus au sud à l'automne, mais que les autres semblaient avoir leur terminus chez nous, dans un sens ou dans l'autre.

Laissons les sédentaires à leur bonne petite vie tranquille, qui n'est pas exempte de soucis ; ils me serviront plus loin à vous expliquer comment chacun de nous peut les aider à rester la parure de nos villes et de nos campagnes, aux tristes époques où les nuages gris obscurcissent notre ciel, où la saison plus rigoureuse encore rafraîchit fortement la température ; c'est la mauvaise saison dans notre hémisphère, la saison où nous nous recroquevillons dans nos coquilles, où beaucoup d'hommes adoptent une attitude semi-léthargique dans l'attente de jours meilleurs... Passons et revenons aux oiseaux migrants.

Il serait très simple de ne voir dans leurs déplacements que des mobiles alimentaires ou génétiques. Il y a certes des raisons beaucoup plus profondes dont les vrais savants n'ont pas encore trouvé l'explication totale et définitive, mais il est certain que la majorité des migrants quitte un secteur qui ne les nourrit plus et dont le climat leur est devenu néfaste, pour aller chercher une alimentation et des conditions de vie momentanément meilleures dans une région plus avantageuse à ces deux points de vue.

Incontestablement, il existe un appel ancestral qui dirige une partie de cette faune migratrice vers ce que l'on pourrait appeler la « patrie de jadis ». Personne n'ignore que le monde a suivi une évolution à la suite de laquelle certaines régions, jadis tempérées, sont devenues glaciales pendant la majeure partie de l'année. De nombreux volatiles retourneraient donc chaque année dans un gigantesque pèlerinage vers la terre, ou plutôt les vases ancestrales, et cette opinion fait une telle unanimité dans les milieux scientifiques qu'il est devenu indiscutable d'appeler la « patrie » d'un oiseau l'endroit où il va nicher, c'est-à-dire, pour

beaucoup de nos hôtes familiers, le Grand Nord européen ou asiatique.

En gros, la France sera en hiver la terre bénie par les oiseaux robustes qui nichent au printemps dans le Grand Nord et trouvent chez nous un hiver plus tempéré et des ressources inaccessibles là-haut, sous la neige et la glace; et inversement, la France sera le terminus nord de ceux de la gent ailée qui hivernent en Afrique (nord, centre et sud) et viennent chercher leur pâture chez nous quand la température torride du continent africain tarit les points d'eau et fait disparaître les possibilités d'alimentation, c'est-à-dire à la saison sèche.

Nous pouvons donc dire que certaines hirondelles, par exemple, ont leur patrie chez nous, alors que les sarcelles, à de rares exceptions près, ont leur patrie en Scandinavie et en URSS.

De plus un certain nombre d'oiseaux, aux itinéraires moins typiquement établis, traversent notre pays du sud au nord au printemps, et du nord au sud en automne, sans chercher chez nous un terminus définitif.

Enfin, ne considérez pas ce schéma rudimentaire comme un plan rigide et dites-vous bien que dans chaque espèce d'oiseaux, il y a des audacieux et des timides, des robustes et des fatigués et que chaque ligne de vol verra la densité de ses usagers diminuer progressivement, bon nombre d'individus se posant tout au long de l'itinéraire, selon leur caprice ou leurs besoins.

Des techniciens qualifiés, dépendant chez nous du Service des Migrations du Muséum de Paris, suivent ces opérations de très près, et, en liaison avec les organismes étrangers similaires, procèdent à l'étude des lignes de vol par le baguage.

Que ce soit au moment des pauses d'hiver, du nichage de printemps ou du séjour d'été, des installations fixes ou volantes — que nous décrirons à l'occasion de mes prises de vues — permettent la capture très provisoire d'oiseaux auxquels la liberté est rendue après une rapide formalité, la pose d'une bague légère, numérotée, qui les identifie.

La reprise des bagues, soit à l'occasion de nouvelles captures, également très provisoires, soit hélas ! à l'occasion de la mort des oiseaux par la chasse ou tout autre accident, permet de déterminer les itinéraires suivis. Il s'agit là d'une opération absolument internationale dans laquelle sont engagés tous les pays du monde, les uns comme les autres ayant le plus grand intérêt à ce que

l'équilibre de la nature ne soit pas faussé par la bêtise, l'ignorance ou la méchanceté des hommes.

Le nichage, l'éclosion, la capture, le baguage, les grandes concentrations d'oiseaux, devaient donc représenter les grands moments de ce sujet auquel j'allais consacrer dès 1956 de très nombreuses séances d'entraînement cinématographique, c'est-à-dire tout mon temps libre en dehors des tournées de conférences et des expéditions.

C'est ainsi que le docteur Machecoul, pseudonyme derrière lequel se cache un authentique médecin de l'ouest de la France, proposa un jour de me guider à l'époque de l'éclosion des œufs vers une des rares héronnières de France, celle du lac de Grand-Lieu (Loire-Atlantique *).

Mon premier figurant, le héron cendré (*Ardea Cinerea*) est très commun dans toute la France où il est considéré comme un migrateur partiel, mais les endroits où il niche ne sont pas nombreux et le lac de Grand-Lieu, au sud de Nantes, représentait pour moi l'un des plus accessibles.

Vous connaissez le héron cendré ; sans doute, l'avez-vous repéré, immobile pendant de longues minutes, debout sur les bords des étangs et des lacs, sur les rives des grands fleuves, guettant sa proie la plus courante : le menu fretin du bord de l'eau, faisant « bisquer » les pêcheurs qui le détestent cordialement. En vol, si vous avez l'œil exercé, vous remarquerez que c'est le seul échassier qui passe, à grands et lents battements d'ailes, le cou rentré, ce qui lui donne une silhouette goitreuse très caractéristique.

Comme beaucoup de migrateurs, il niche en colonies. Les savants ont d'ailleurs pu établir que la colonie nicheuse d'oiseaux devait avoir une certaine importance numérique pour que le cycle d'élevage des jeunes soit mené à bien (1). Le héron cendré n'est pas exigeant et déploie son activité colonisatrice dans des fouillis de végétation difficilement accessibles, d'une importance économique absolument nulle pour l'homme, qui me rappelèrent les îles du lac Tchad, aux forêts noyées, constituées par un épineux local, l'ambac.

Ces repaires, les héronnières, sont maintenant bien connus des initiés, que ce soit au nord ou au sud de la Loire, dans le Pas-de-

* Point n° 1 de la carte.

(1) Voir : *L'Activité migratoire*, de J. Oberthur.

Calais, la Franche-Comté ou ailleurs ; leur exploration reste toujours une opération délicate, le héron étant un oiseau excessivement méfiant.

Pour Pâques 1956 j'annonçai à la famille que nous mettrions le cap vers l'ouest de la France pour amorcer l'étude de ce sujet. Finalement, nous y retournâmes ce même été, nous y fûmes encore deux fois en 1957 et ces prises de vues précédèrent de très peu le grand départ vers le Canada et les Etats-Unis où nous étudiâmes comme par hasard les mêmes problèmes, c'est-à-dire les oiseaux migrateurs de l'Amérique du Nord.

Nous partîmes à l'aventure, dans ce premier de nos safaris de France, ayant de nombreux soucis professionnels en tête. Il fallait vérifier notre matériel de camping, rentré très éprouvé des dures saisons des pluies en Australie, et dont certains éléments avaient été remis à neuf par les amis fabricants qui me font confiance depuis trente ans. J'avais aussi certains des premiers objectifs à focale variable, les Pancinor, timidement essayés en Australie et dont un emploi plus fréquent devait permettre d'améliorer sensiblement mes images.

Nous établîmes deux bases, l'une sur les rives mêmes du lac de Grand-Lieu, l'autre à Fromentine, dans la jolie pinède qui accueille maintenant chaque été des milliers de campeurs et où il nous arriva d'être absolument seuls en ces jours de Pâques, de la Pentecôte ou des étés 1956-1957.

Finalement quatre séjours devaient nous permettre de saisir la vie des hérons à des époques différentes, la première sitôt après l'éclosion des œufs, la seconde alors que les petits, accablés d'un long bec trop lourd, recouverts d'un plumage trop abondant, ressemblent à de curieux pantins désarticulés, maladroits et bruyants.

La vertu qui avait été nécessaire pour gagner l'amitié des Pygmées d'Afrique et des aborigènes d'Australie fut encore à l'ordre du jour dans cette petite aventure. La héronnière était perdue dans une corne fangeuse du lac. Seul en connaissait l'accès un vieux braconnier des environs qui ne livra pas facilement son secret. Plus tard, mis en confiance, il nous avoua que, pendant l'occupation allemande, il venait râfler les jeunes hérons sur leurs nids, pour les revendre au marché noir sous le nom de poulets : pauvres clients, ou plutôt, pauvres hérons !

Il fallut utiliser de vieilles barques locales à fond plat, poreuses en diable et manœuvrées à la perche ; bien entendu le rôle d'éco-peur incombait toujours au plus jeune, qui rouspétait sans arrêt ;

puis, avec de hauts cuissards, nous nous invasions jusqu'à la limite dangereuse pour atteindre les saules et les peupliers tordus sur la cime desquels se trouvaient les nids, disposés à tout touche.

A notre approche les adultes s'envolaient, puis planaient au-dessus de nos têtes, très inquiets pour les nichées auxquelles nous ne voulions pourtant pas de mal. Chaque image représentait des trésors d'astuce et d'acrobatie, mais aucun appareil, ni aucun objectif n'alla jamais faire connaissance du fond vaseux du lac.

Nous rentrions griffés, couverts de mousse et de toiles d'araignées, imprégnés de boue sèche, mais avec la joie d'avoir posé la première pierre de l'édifice, cette future conférence, appuyée sur des images auxquelles les difficultés donnaient plus de prix.

A Fromentine, les nuits de printemps étaient parfois fort fraîches sous la tente, mais les journées magnifiques nous offraient de belles compensations. Avec nos vieilles camionnettes qui avaient déjà fait le tour du monde, nous partions « tout terrain » à travers les sentiers du marais breton, sur les digues où nous pilotait le docteur. De temps en temps, un crochet vers la côte nous faisait admirer le passage des oiseaux de mer, assez nombreux à cette époque.

Parfois, je m'inquiétais poliment de l'heure de la consultation, des exigences des malades. Le docteur, qui était pourtant le dévouement même, me répondait par une boutade : « Un client peut toujours attendre, il n'y a que la marée qui n'attend pas. »

C'est dans ce rayon d'action que nous fîmes connaissance de ce charmant oiseau, le vanneau huppé (*Vanellus vanellus*) que par la suite je devais retrouver en troupes nombreuses dans toute l'Europe, depuis l'ouest de la France jusqu'en Pologne, en Finlande et en URSS. Au mois d'avril et de mai, les couples de vanneaux exécutaient leur parade et, par de joyeuses poursuites dans un vol brisé très caractéristique, se constituaient les ménages au-dessus des bourines vendéennes aux toits de chaume, basses sur pattes et badigeonnées d'une chaux étincelante.

Au hasard de nos randonnées quotidiennes nous trouvâmes aussi les nids des chevaliers gambettes (*Tringa totanus*). Yves, le plus fureteur de mes fils, n'avait pas son égal pour fouiner et nous signaler les sujets de prises de vues intéressantes. J'ai accumulé là de pittoresques images : le tout petit chevalier, à la démarche incertaine sur ses longues pattes encore noires, que nous remîmes dans son marais et qui trottinait, affolé, sous le ciel

léger de Vendée aux cumulus blancs bousculés par le vent d'ouest. Ce même client, aux pattes devenues du plus beau rouge, devait se montrer un figurant excessivement docile dans les réserves ornithologiques de Norvège.

Sur le plan familial, ces expéditions remplaçaient mon équipe dans le bain des grands départs. Cette famille, devenue de plus en plus mon équipe, se complétait parfois d'amis et d'amies et, sous le signe des migrations d'oiseaux, Philippe devait jeter avec Simone les bases d'un ménage un peu moins migrateur que le mien.

Belle époque au cours de laquelle nous pouvions travailler à quatre opérateurs, munis de quatre appareils différents et où, Yves surtout, acquérait les bases de son métier d'aujourd'hui.

J'ai encore dans les yeux une série d'images où figurent mes « techniciens » : Philippe braquant le plus gros téléobjectif, Yves se contentant d'une lentille moins forte, François utilisant l'objectif normal et le vieux Père s'initiant aux facilités et difficultés des travellings en Pancinor. Quelle belle équipe j'avais à cette époque ! La vie nous a quelque peu séparés ; remercions-la quand même d'avoir fourni à mon âme patriarcale tant de belles journées.

Alain n'avait que six ans quand il attrapa une bonne bronchite à Fromentine. Le docteur Machecoul eut la gentillesse de venir donner sa consultation à domicile, c'est-à-dire sous la tente (après la marée, bien sûr !). L'air pur de Vendée fit le reste et nous rentrâmes du dernier séjour remis à neuf et bien préparés pour les futurs départs.

CHAPITRE III

DE NOUVEAUX DEPLACEMENTS NOUS FONT ETUDIER LE PROBLEME DES CIGOGNES ET CELUI DES VANNEAUX

JE QUITTAI LA FRANCE EN mai 1957 pour le Canada avec Jacqueline et François. Le reste de la famille nous rejoignit à Québec le 16 juillet. Je ne devais rentrer en France qu'en janvier 1958, pour repartir une seconde fois au Canada en mars de la même année.

Mes derniers souvenirs de l'hiver canadien 1957-1958 sont encore rattachés à ce problème des migrations d'oiseaux. Lors d'un de mes passages à la télévision de Québec, la Société d'Histoire naturelle de cette ville m'avait demandé de profiter de mon déplacement pour lui projeter mes films de grandes chasses en Afrique centrale. Nous parlâmes beaucoup des problèmes de la vie des bêtes et la Société m'avisa alors que l'oie des neiges, retour du Grand Nord, faisait sa pause habituelle dans l'estuaire du Saint-Laurent.

Ce volatile, dont l'itinéraire total n'était pas à cette époque entièrement connu, et reste encore à moitié secret, quitte à la fin de l'été la Terre de Baffin, plus exactement l'île Bylot, où elle niche, pour aller hiverner à plus de cinq mille kilomètres au sud, dans les Carolines américaines. Son passage est, au Canada français, une des grandes attractions cynégétiques hivernales.

Je partis en voiture avec un jeune naturaliste qui venait de rentrer de l'île Bylot et, à cinquante kilomètres de Québec, au cap Tourmente, nous vîmes un curieux spectacle : un immense fond de baie marécageux était littéralement couvert d'oies sauvages, fort occupées à déguster les racines d'une herbe aquatique abon-

dante dans les fonds saumâtres, la zostera, qui recouvrait tout ce genre de polder.

Une société de chasse avait aménagé en pleine vase des gabions confortables d'où les chasseurs tiraient les oies les plus innocentes, c'est-à-dire celles qui avaient la bêtise de s'aventurer à portée de fusil. Chaque coup de feu faisait lever un nuage de volatiles, peut-être trois, cinq ou dix mille, et je n'exagère pas, puisqu'il paraît qu'il y avait en tout cinquante mille oies des neiges. Les adultes, facilement reconnaissables à leur plumage immaculé dont l'uniformité était rompue par la tache noire des rémiges primaires, ne se risquaient presque jamais dans la zone dangereuse, et c'étaient les jeunes de l'année, plus naïves, au plumage encore bien gris, qui faisaient les frais de l'opération.

Les lois de la chasse interdisaient aux chasseurs de s'aventurer dans le périmètre de la marée montante ; leurs chances de succès étaient donc assez minces ; cette sage réglementation maintient l'effectif des oies des neiges à un chiffre satisfaisant pour les experts, car mon naturaliste canadien me confirma que le contingent était très stable, voire en augmentation. Il est vrai que pour les problèmes de la protection de la nature, l'Amérique du Nord est très en avance sur la France et que ces questions y sont très sérieusement étudiées depuis longtemps déjà, pour la satisfaction commune des naturalistes et des chasseurs.

1958 fut pour nous une année très importante : nous fîmes connaissance des castors de la vallée du Rhône, comme vous le verrez par la suite, et le problème des migrations d'oiseaux se trouva relégué en seconde position.

1959 et 1960 ne nous laissèrent pas grand répit, tout occupés que nous fûmes par deux départs aventureux dans le delta de l'Orénoque, à la poursuite de l'ibis rouge.

Fin 1960, l'organisation de mes conférences étant bien au point, avec « *Connaissance du Monde* », je recommençai à flirter avec les problèmes d'histoire naturelle en France, et ce fut encore un hasard qui me remit sur une piste que je n'avais jamais abandonnée.

L'administration des P.T.T. en liaison avec le centre de Recherches des Migrations d'Oiseaux, émit cet hiver-là deux jolis timbres spéciaux, l'un sur la sarcelle d'hiver (*Anas Crecca*), l'autre sur le vanneau huppé.

Le premier de ces deux oiseaux se déplace de l'Espagne et de

la Camargue jusqu'au nord de la Sibérie et le second se contente de longer les côtes de l'Atlantique, de la Manche, de la mer du Nord et de la Baltique, avec comme extrêmes normaux l'Espagne et l'URSS.

Aussitôt je décidai de mettre sur pied, sous ce double signe, une utilisation rationnelle de mon temps libre. Nous irions retrouver en Hollande le vanneau huppé à l'occasion du congé de la Pentecôte, ce qui allait être une excellente occasion de rendre visite à une de mes filles qui travaillait alors à Leyden ; la sarcelle d'hiver, qui hiverne en Camargue, serait notre objectif de Noël.

Il restait à employer au mieux Pâques, assez tôt cette année-là. Les possibilités de Fromentine commençaient à avoir été largement utilisées, et comme la famille mourait d'envie d'aller se griller au soleil, pourquoi ne pas faire connaissance en Espagne avec les cigognes, volatiles éminemment sympathiques aux Français, et dont nous jalonnerions par la suite la ligne de vol occidentale, en Alsace et ailleurs.

C'est encore un médecin qui m'avait lancé sur cette piste. Un excellent petit volume, « La vie des cigognes », signé du docteur G. Bouet, m'avait initié aux itinéraires effarants de cet échassier, et c'est l'auteur même qui m'avait vivement conseillé de m'intéresser à cet oiseau dont les migrations représentent, dans notre vieux monde, sur le plan de l'histoire naturelle, un sujet d'étonnement qui a excité la curiosité depuis des siècles.

D'après le docteur Bouet il y avait, en 1935, six cent soixante-quatre nids de cigognes dans la péninsule ibérique ; c'était en 1961 un renseignement un peu vieillot, mais l'optimisme béat de l'Office de Tourisme espagnol compensa l'incertitude éventuelle de cette statistique, et nous décidâmes d'aller nous installer en Vieille Castille, dans la Sierra de Gredos *, décor admirablement sauvage et où, avec un peu de chance, nous rencontrerions aussi un animal fort rare, la « Cabra Hispanica ».

Je dois dire tout de suite que cette dernière disparut rapidement de mes soucis devant l'intérêt inattendu de cette histoire des cigognes : le docteur Bouet ne m'avait pas engagé sur une piste périmée, les chiffres de 1935 correspondaient à peu près aux réalités de 1961.

Nous partîmes avec deux voitures pour le congé pascal. Entre-

* Point n° 2.

temps, mes équipiers avaient grandi et François s'était mis à étudier la guitare, après avoir essayé l'accordéon, la trompette et le trombone à coulisse. Sa dernière marotte était si plaisante pour nos oreilles par rapport aux précédentes que nous autorisâmes volontiers le transport de la guitare, tout à fait d'actualité dans le décor de Castille.

Mais François nous avait demandé d'inviter un de ses camarades, ce que nous avons très volontiers accepté ; l'ami arriva avec sa propre guitare et, au départ de Paris, la seconde voiture que j'avais imaginé pratiquement vide et affectée au transport des bagages, était déjà aux trois quarts remplie de guitares ; aucune importance !

Si l'Office du Tourisme espagnol ne m'avait pas raconté de balivernes en me soutenant que les cigognes étaient toujours nombreuses en Vieille Castille, par contre, il avait été d'un optimisme désarmant en me garantissant, à Pâques, une bonne petite dizaine de degrés à 1 500 mètres d'altitude. Nous frisâmes bien le 10 degrés, mais au-dessous de zéro, ce qui compliqua notre vie de campeurs.

Ne gémissons pas. Le sort nous conduisit dans la vallée de Turmes, au bord d'un ruisseau limpide, et nous installâmes un bon camp fixe dans une prairie qui devait être un paillason en plein été et qui n'était pour nous que verdure. Aucun village en vue ; trois vieilles maisons dont une auberge, la « Venta del Obispo », l'auberge de Monseigneur l'évêque, représentaient, à deux kilomètres, les toits les plus proches.

Dès les premiers jours, nous liâmes connaissance avec nos voisins, un berger édenté tout heureux de venir se réchauffer de temps en temps au camp avec un bon petit café et qui laissait volontiers les enfants jouer le rôle de bergers amateurs ; des bohémiens encombrés de marmaille ; des campagnards qui passaient à cheval, à mulet ou à pied en direction d'un hameau situé à sept kilomètres dans la montagne, Hoyo Casero.

Tous les soirs, nous allumions un grand feu de genêts secs et nous prenions une grande ration de chaleur avant de regagner nos tentes, glaciales dès le coucher du soleil. Tous les matins, nous nous réveillions dans la blancheur étincelante du givre ; nos voitures disparaissaient sous la glace, qui soudait les portières et les vitres, et notre réserve d'eau avait un certain mal à se dégeler pour le petit déjeuner ; mais à midi nous déjeunions en plein air, bras nus, par un tel soleil que nous nous demandions

si nous n'allions pas adopter une tenue balnéaire, emportée sur la recommandation de l'Office de Tourisme.

Quant aux cigognes, leurs nids décoraient tous les clochers que nous apercevions au cours de nos randonnées quotidiennes, et celle qui couvait ses œufs sur le toit de l'église de Hoyo Casero me servit de figurante très docile. Nous nous trouvions à l'époque amusante où l'oiseau couveur, tantôt le mâle, tantôt la femelle, retourne ses œufs à petits coups de bec précautionneux pour qu'ils soient régulièrement incubés sous toutes leurs faces, geste commun à bien des espèces de la gent ailée. Je l'avais remarqué dans les rookeries de l'île Bonaventure où les fous de Bassan effectuaient le même manège.

Les montagnards espagnols s'intéressaient fort peu aux migrations des cigognes, bien qu'ils semblassent considérer avec beaucoup de sympathie ces oiseaux familiers, annonciateurs de la fin de l'hiver, parure de leurs clochers, nettoyeurs de leurs marécages. Jamais nous n'avons remarqué un enfant essayant de lancer une pierre, ou même dérangeant les cigognes fort occupées sur leurs nids.

Je montrai à mes enfants la carte dressée par le docteur Bouet que je reproduis dans ce volume. Il est effarant de penser que certains de ces oiseaux effectuent chaque année un trajet qui les mène presque du cap de Bonne-Espérance vers les rives de la mer Baltique et de la mer du Nord au printemps, et passe, soit par le détroit de Gibraltar, soit par le Bosphore. Nous reparlerons de cet itinéraire à l'occasion de notre visite aux cigognes du Danemark, en 1967.

J'avais recoupé l'une de ces deux lignes de vol dans le Sahara, et je me souviens de mon émerveillement, dans une oasis dont j'ai oublié le nom, quand un beau matin je vis un énorme rassemblement de cigognes quitter la palmeraie, se laisser saisir par les courants d'air chaud ascendants et, en larges spirales, s'élever à des hauteurs vertigineuses, jusqu'à disparaître totalement dans l'azur.

Les cigognes se laissent ensuite porter, ailes déployées, pattes allongées en arrière du corps et commencent alors sans grande fatigue les longues étapes de leurs éternelles routes. Si l'on réfléchit que la cigogne peut dépasser l'âge de vingt ans, on reste admiratif devant le nombre de kilomètres que certaines ont dû parcourir, peut-être deux cent ou trois cent mille ! Combien d'hommes peuvent en dire autant ?

Nous trouvâmes d'autres nids à Avila, cette admirable ville fortifiée, véritable Carcassonne de la Castille, où sur un joli fronton à moitié ruiné, chaque pan de mur horizontal portait un nid fréquenté.

Les cigognes de cette région n'étaient pas en peine pour trouver une alimentation convenable. Il s'y trouve encore de nombreux marécages d'altitude où pullulent au printemps les grenouilles, puis en été les sauterelles ; malheureusement les travaux d'assèchement et de drainage qu'effectuent tous les pays modernes (et il est bien difficile de le leur reprocher) tendent à raréfier les ressources alimentaires des cigognes, ce qui est le cas notamment dans notre Alsace.

Le petit village de Hoyo Casero, adossé à la montagne, vivait essentiellement d'élevage. Nous y trouvâmes d'importants troupeaux de porcelets que les bergers menaient au pâturage comme s'il se fût agi de moutons. Un matin, en revenant de nos prises de vues, la route fut littéralement submergée de centaines de grouins, et le berger communautaire eut bien du mal pour laisser passer nos voitures.

Les ressources étaient fort maigres et le seul achat valable que je pus effectuer fut celui d'une gigantesque chaufferette circulaire, destinée à réchauffer, dans les maisons glaciales, les pieds des invités, dont le dos — par contre, ne dégèle aucunement.

Les femmes portaient de curieuses casquettes de paille tressée avec une visière à l'avant et un évasement à l'arrière, destiné à laisser une place au chignon traditionnel. Un ruban de couleur indiquait la situation de l'intéressée, blanc pour les filles à marier et noir pour les veuves.

A la messe de Pâques, l'église était bondée de fidèles et nous montâmes à la tribune où se tenait une jeunesse bruyante, si bruyante même qu'un carabinero gratifia d'une giffle retentissante un jeune écervelé qui se tenait, je dois le dire, comme un voyou.

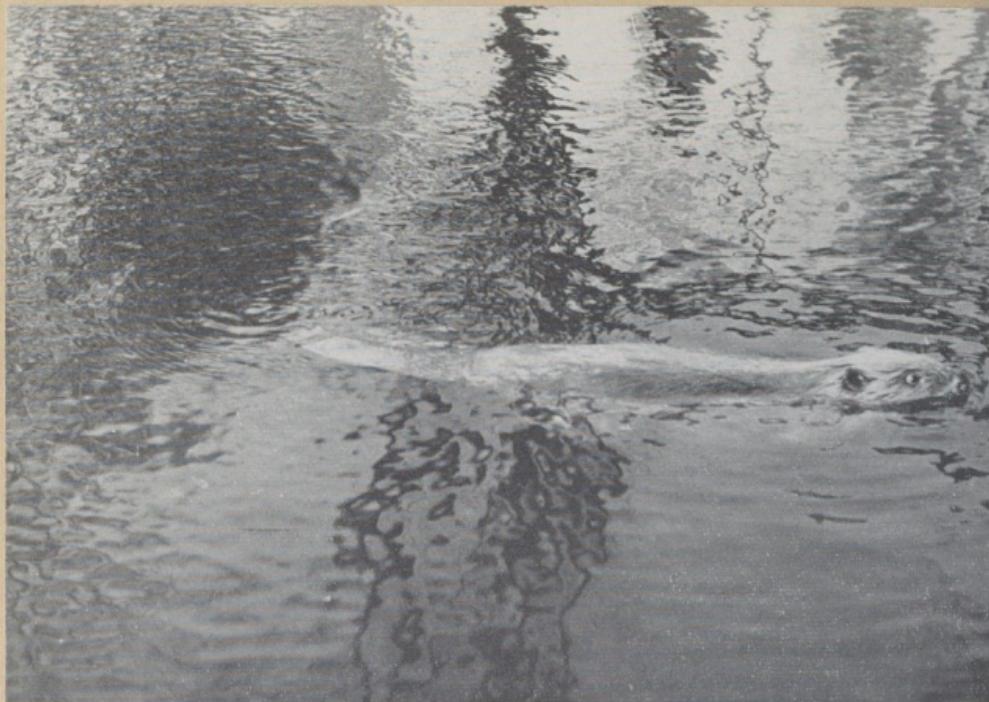
Les jours s'écoulaient, heureux, au camp de la Turmes, quand un matin nous vîmes arriver deux magnifiques pandores au chef couvert du classique bicorne de carton bouilli. Nous nous frottâmes les yeux pour voir si nous ne rêvions pas ! Jamais, pour une parodie d'un quelconque *Don Quichotte*, nous n'aurions pu trouver de figurants plus comiques. L'un était grand, sec et noir, l'autre tout rond et tout rubicond. Ils examinèrent très soigneusement nos papiers, notamment la lettre de recommandation très chaleureuse que m'avait donnée le bureau parisien de l'Office



Le castor de la vallée du Rhône.

Castor rongeur une pomme. Remarquez la position des mains et la position d'attaque des dents.





Castor à la nage, remarquez la queue plate.

Ragondin (*Myo castor*) adulte. Regardez la queue en fouet très différente de celle du castor.





Moulin d'Attuech (Gard). François Mahuzier descend le flash.



Arbre « record » abattu sur la Tave.

Moulin d'Attuech (Gard). Le castor niche dans le soubassement.





Pyrénées (1965). Dimanche au camp de Magnabaights.

Castor et ours brun. Jardin des plantes, Paris.



de Tourisme espagnol. Devant leur mine hermétique, je dus conclure qu'ils n'étaient pas très familiarisés avec les caractères latins, et de confuses explications nous firent comprendre qu'il aurait fallu demander l'autorisation à monsieur le maire d'un village situé à quinze kilomètres et dont nous ignorions l'existence. Nous fîmes remarquer aux braves gendarmes que nous quittions la Turmes le lendemain matin et que cette formalité n'était peut-être pas très nécessaire ; un geste évasif fut la seule réponse. Puis ils nous quittèrent, très dignes, en colonne par un et dans l'ordre hiérarchique, et nous saluâmes non moins dignement le départ des deux enquêteurs, dont l'allure très lente signifiait incontestablement qu'ils s'en allaient fort contents, avec la satisfaction du devoir accompli.

A côté de la « Venta del Obispo » s'étaient installés des gitans qui chantaient toute la journée en rempaillant des chaises. Leurs deux jeunes enfants étaient venus rôder à côté de nos tentes et ils étaient si gentils, si propres, que nous ne fîmes aucune manière pour laisser Alain jouer avec eux, tandis que je les photographiais sous toutes les coutures. La famille ne semblait pas bien fortunée ; tout son avoir se composait d'un balluchon et d'un cheval bancal et nous nous demandions s'ils couchaient dehors par ces nuits glaciales, ou s'ils étaient accueillis dans quelque écurie moins gelée ; en tout cas, nous ne vîmes ni roulotte ni tente, et plusieurs matins les enfants revinrent dignes et souriants, ne refusant jamais une tartine, mais ne demandant jamais rien.

Le matin du départ, à notre effarement, le petit gitan était là, sa famille s'était éloignée à l'aube, mais lui, quittant sa sœur et ses parents, voulait venir avec nous en France. Il fut assez compliqué de lui faire comprendre qu'en France nous serions considérés comme des voleurs d'enfants, puisqu'il n'avait aucun papier, qu'il y avait ce que les grandes personnes appellent une frontière, des passeports et, après l'avoir lesté d'un énorme sandwich, nous l'expédiâmes dans la direction qu'avaient prise les parents et la jeune sœur, vraiment peu soucieux de leur petit compagnon !

Que faut-il en déduire ? Était-ce l'attrait de l'aventure qui avait poussé le gamin à essayer de venir avec nous ? Les parents étaient-ils contents d'avoir une bouche de moins à nourrir ? Pensaient-ils que cette fugue serait très provisoire ? Nous n'en saurons jamais rien.

Nous rentrâmes, brûlés par le chaud soleil de la Vieille Castille,

ayant magnifiquement étalé les fortes gelées nocturnes, et enrichi nos archives cinématographiques de quelques bien jolies images de cigognes espagnoles.

Ma fille Janine, traductrice diplômée, travaillait alors dans un bureau de liaison internationale d'étudiants à Leyden, Hollande. Quand je lui eus écrit pour lui demander s'il serait possible de retrouver aux Pays-Bas notre figurant du marais breton, elle fit une enquête rapide à la suite de laquelle elle put me répondre qu'au mois de mai, nous marcherions sur les « *Kiwits* », nom local du vanneau huppé, tant ils étaient nombreux à nicher dans les dunes de la mer du Nord.

Elle me soutint même qu'à cette époque leurs œufs, d'un joli bleu turquoise assez léger, étaient abondants sur les marchés de Hollande et considérés comme un mets de choix.

Si l'on réfléchit que la densité du *vanellus vanellus* ne semble pas du tout en voie de diminution malgré ces hécatombes, il faut en déduire qu'il est très prolifique et que la gourmandise des Bataves n'accule pas l'espèce à une proche disparition.

Nous partimes à la Pentecôte faire un petit tour de reconnaissance et nous garderons de cette brève escapade le souvenir d'une Hollande éventée, de champs de renoncules multicolores tremblotant sur leurs tiges légères comme si elles étaient atteintes de la danse de Saint-Guy*.

Quant au vanneau huppé il était effectivement très abondant à proximité même de notre camp de Nordwickerhaut, jouant à voleter sur place, face aux bourrasques, se cachant dans les hautes herbes, parfois familier à l'extrême, se hasardant à rôder avec curiosité au-dessus du capot de nos voitures.

Le camp fut piqué dans des dunes dont les vallonements s'étendaient sur près de cinq kilomètres de profondeur. La mer du Nord se présenta à nos yeux de Bretons comme un décor assez étrange. Quand nous regardions vers le large, nous n'apercevions pas le moindre rocher à l'horizon ; quand nous tournions la tête à droite ou à gauche, nous ne découvrions que l'éternel moutonnement des dunes éventées. Jusqu'à l'infini, la mer était d'un bleu acier, bordée d'une épaisse frange d'écume dont les flocons

* Point n° 3.

sans cesse renouvelés venaient crever sur le sable humide comme des bulles de savon.

De grands Hollandais couverts de blousons imperméables, équipés de hauts cuissards, lançaient au-delà de cette écume d'interminables lignes montées sur d'immenses cannes à pêche. Un poisson argenté eut la bonne idée de se laisser prendre devant mon objectif ; le pêcheur en fut aussi heureux que moi.

Nous rassasiâmes nos yeux du spectacle offert par cette mer si différente de la nôtre, si prenante quand même ; puis nous quitâmes les jolis fleurs de Hollande, les Kiwits peu farouches, le vent purificateur, pour retrouver la grand-ville grise sous un printemps pluvieux, avec un jalon de plus dans nos migrations d'oiseaux.

CHAPITRE IV

NOEL 1961 ET PAQUES 1962 EN CAMARGUE SOUS LE SIGNE DE LA SARCELLE D'HIVER ET DE LA HUPPE FASCIEE

DANS UN PRECEDENT VOLUME, *Les Mahuzier en URSS*, j'ai déjà raconté mes expéditions en Camargue. J'espérais, en 1961, suivre les migrations de la sarcelle d'hiver jusqu'en Asie du Nord et maintenir ainsi en Europe et en Asie la tradition de mes reportages basés en majeure partie sur l'histoire naturelle, que ce fût en Afrique, en Australie, en Amérique du Nord ou du Sud. Les lecteurs se souviennent de ma grande déception.

Avec un recul de cinq ans, il est pour moi très étonnant de penser que c'est l'impossibilité totale d'exécuter ce plan, par suite de l'organisation trop rigide du tourisme en URSS, qui me poussa à me lancer successivement dans trois aventures humaines auxquelles je dois les plus beaux succès de ma carrière de conférencier.

« Visage et âme de l'URSS, ou les Mahuzier en URSS. »

« L'Albanie entrouvre ses frontières. »

« Hiver en Sibérie et dans la vieille Russie. »

Pourtant, cinq ans plus tard, comme vous le verrez à la fin de ce volume, ce sera l'étude des problèmes humains, des richesses architecturales et touristiques, qui me fera visiter une cinquième fois l'URSS et aborder par la bande le sujet des oiseaux migrateurs à l'occasion d'une visite aux ravissantes églises de bois de l'île Kijy (lac Onega).

Entre nous, il a fallu ma « maudite tête de Breton » pour arriver ainsi à réaliser, avec un certain retard, les projets qui m'étaient chers.

En 1961, Yves était rentré des navrants et bien inutiles rappels d'Afrique du Nord, qui l'avaient empêché de nous suivre en Orénoque. Marié depuis trois mois, c'était pour lui un second voyage de noces avec Danielle et l'occasion de s'initier au maniement d'un appareil de photos tout neuf. Luc et Alain qui n'avaient raté, ni une grande expédition, ni un déplacement plus modeste, étaient également du voyage et notre effectif familial était renforcé par la présence de mon conseiller technique de la vie des bêtes, le R.P. Richard dont j'avais fait connaissance en 1958, avec l'histoire des castors ; il était lui-même accompagné de deux jeunes aspirants docteurs ès sciences naturelles, qui depuis ont obtenu leurs titres brillamment.

Le professeur Luc Hoffmann, qui a consacré sa vie et sa fortune à l'étude des problèmes de l'histoire naturelle, nous avait concédé une petite bergerie, inoccupée en hiver, dans le domaine de la Tour-du-Valat, où, loin des touristes, en vérité peu abondants à cette époque de l'année, nous pourrions tranquillement réaliser mes images*.

Pour le visiteur rapide d'été, la Camargue se résume aujourd'hui à quatre attractions officialisées :

Le camping et les baignades sur l'interminable plage qui s'étend des Salins-de-Giraud aux Saintes-Maries-de-la-mer.

L'équitation sur les petits chevaux barbes que de nombreux cavaliers croient typiquement camarguais alors qu'ils viennent surtout d'Afrique du Nord.

La fréquentation des flamants roses, maintenant sédentaires en Camargue où nous les avons rencontrés nous-mêmes en plein hiver.

Et enfin, la visite d'un élevage de taureaux de Camargue.

Les touristes estivants auraient eu bien du mal à reconnaître leur Camargue dans le décor qui devait nous accueillir. Outre le grand étang de Vaccarès, aux eaux permanentes, de nombreux lacs saisonniers couvraient les basses terres qui deviennent en été de véritables déserts sahariens. En dehors des rares routes, nous ne trouvons que sentiers fangeux, impraticables pour les voitures normales, et dans notre équipement quotidien figuraient les cuisards achetés pour les rivières à saumons de la Colombie britannique.

La sarcelle d'hiver n'était pas la seule visiteuse des étangs

* Point nos 4. et 5.

dépendant du domaine Hoffmann ; des canards milouins, à la tête et au cou roux uni, de jolies fuligules morillons à la fine huppe retombante, des souchets à l'énorme bec spatulé, tenaient compagnie à deux groupes très majoritaires, les canards colverts et les foulques noires.

Dans cette réserve privée où toute chasse était interdite, les volatiles effectuaient leur pause hivernale, dont profitaient les naturalistes pour pratiquer l'opération du baguage que je devais filmer avec tous les détails qui la précèdent, l'accompagnent et la suivent. Il me fallait par conséquent des images de la capture, de l'étude et des soins donnés aux volatiles, de l'immatriculation et de la remise en liberté.

Je ne vais pas vous faire un récit chronologique de nos aventures, étalées sur une dizaine de jours ; je préfère vous donner toutes précisions sur les opérations telles que nous les avons suivies dans un ordre parfois décousu.

Les pièges à canards, appelés ici des nasses, sont en réalité des volières couvertes et closes dont les entrées, situées au ras de l'eau, sont appâtées avec du grain. A l'intérieur de ces volières appuyées sur des tamaris, sont laissés des canards vivants qui jouent le rôle d'appelants, technique parfaitement connue des chasseurs de la baie de Somme et des autres régions fréquentées par les Nemrods de France.

Des colverts, mâles et femelles, se prêtaient fort bien à cette fonction, mais dans une nasse nous remarquâmes aussi de magnifiques « nettes rousses » dont les appels étaient sans doute trop discrets car je ne pus filmer le baguage d'aucun spécimen de cette espèce si joliment colorée.

Les portillons d'entrée étaient de vulgaires « V » de grillage, munis de ressorts. La pointe du « V » s'écartait sous la poussée du canard attiré par le grain ou par ses congénères, et se refermait dès le passage du prisonnier provisoire.

Pour atteindre les nasses, nous avions à notre disposition un petit camion tout terrain, haut sur pattes, terriblement puissant, que pilotaient deux spécialistes, Albert et Jacques, dont le flegme s'accommodait fort bien des difficultés de l'opération et de son rendement, très aléatoire.

Il nous est arrivé de filmer l'Unimog *immergé*, il n'y a pas d'autre mot, jusqu'au niveau supérieur des jantes, c'est-à-dire beaucoup plus haut que le moyeu, fumant de tout son moteur et progressant paisiblement en suivant, tels des rails, les ornières

qu'il avait lui-même tracées aux séances précédentes. Albert et Jacques, sans aucune manière, laissaient l'engin tirer tout seul sa petite remorque et venaient faire un brin de causette avec nous sur la plate-forme arrière ; nous nous croyions alors en bateau et non pas en camion et l'Unimog se conduisait quasiment comme une voiture amphibie. Parfois le camion calait sur un raidillon glaiseux ; il fallait alors sortir un pieu de fer et utiliser le tambour avant du treuil pour nous extraire de ce mauvais pas.

C'est vous dire que chaque sortie était du sport, d'autant plus que la bise hivernale de ce Noël de Camargue nous obligeait à revêtir de chauds lainages, comme les pêcheurs de ma chère Bretagne par un petit printemps frisquet.

Quand le camion avait atteint une des nasses, l'opération « ramassage » commençait. Notre irruption par des portières aménagées dans le grillage et fermées à clef, pour ne pas trop tenter les braconniers, provoquait l'affolement intense des volatiles, qui voletaient en tous sens, se heurtant sans douceur au toit de treillage pour aboutir en majeure partie dans une chicane terminale close, où Albert et Jacques piochaient à pleines poignées pour jeter les oiseaux pêle-mêle dans de simples sacs de pommes de terre.

La partie pour nous la plus amusante était la pêche à l'épuisette des derniers récalcitrants qui croyaient naïvement s'en tirer à bon compte en se cachant dans les racines des tamaris. Albert avait un tour de main très sûr pour coiffer ses adversaires et les envoyer dextrement rejoindre les premiers prisonniers dans leurs sacs.

Le rendement était très irrégulier ; quand il faisait un bon petit temps calme et doux les volatiles restaient au milieu des étangs et se gavaient de graines sauvages et de plantes aquatiques, hors d'atteinte des humains ; mais quand le mistral soufflait, rafraîchissant la température de dix bons degrés, la horde moutonnaire et apeurée se dirigeait vers l'abri des tamaris, apercevait le grain, entendait les appelants, et allait remplir innocemment les nasses de bruyants occupants.

Nous n'avions plus, la nasse bien vidée, qu'à laisser les appelants, que nos guides reconnaissaient du premier coup d'œil, à charger les sacs sur la plate-forme et dans la petite remorque qui lui était accrochée, et nous nous dirigeions alors vers les bâtiments de la Tour-du-Valat où se trouvaient les laboratoires, accompa-

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
10 JUIN 1969 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BUSSIÈRE, SAINT-AMAND (CHER)

— N° d'édit. 2649. — N° d'imp. 299. —
Dépôt légal : 2^e trimestre 1969.
Imprimé en France

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique – Manon Lemaux

Typographie – Linux Libertine & Biolinum, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

